

UNE NOUVELLE QUI FAIT MOUCHE

Cette nuit-là, une bourrasque vint secouer les volets et Judith dut se lever pour aller rassurer sa fille effrayée par l'infernal boucan des éléments. Eugénie finit sa nuit dans le lit des parents.

Le lendemain...

Le ciel était comme lavé par le coup de vent de la nuit. En embrassant son mari déjà prêt à partir au travail, Judith lui souffla :

— Ne rentre pas trop tard, j'ai une réunion à la maison paroissiale ce soir !

— Encore ! Tu vas t'y installer, si cela continue !

— Ne sois pas méchant !

— Non, mais ça fait beaucoup de réunions !

— Nous sommes tous solidaires !

— Je n'aime pas les grands mots ! À ce soir !

La porte claqua.

Judith soupira et se mit en devoir de coiffer sa fille et de l'aider à s'habiller. Elle se disait que l'Église était bien mal organisée. *Tiens, nous aurions intérêt à prendre des leçons chez les amis de la Petite Église... Bon, allez, au travail.*

Assise devant son ordinateur, elle entreprit de mettre un peu d'ordre dans le site de réflexion qu'ils avaient créé un peu après leur mariage. Différents groupes étaient nés, la plupart dans des bourgs de la région. Tous s'organisaient pour visiter les personnes

isolées, rendre service pour les courses, les covoiturages, organiser des groupes de réflexion à partir de l'Évangile, échanger sur la vie de l'Église locale.

L'ordinateur constituait un puissant moyen de communication, mais Judith savait qu'il était important d'entretenir les relations entre les groupes. Elle y passait beaucoup de temps, ce qui n'était pas toujours du goût de son cher et tendre !

Laisant ce dernier prendre le relais pour s'occuper d'Eugénie, elle prit la voiture pour se rendre à la réunion paroissiale. Un peu en retard, elle se glissa dans la salle remplie d'agriculteurs, de commerçants, d'employés divers. En même temps qu'elle, était entré le docteur Martinet qui venait de fermer son cabinet.

— De quoi parle-t-on ? glissa-t-il à Judith.

— Heu... je viens d'arriver. Je crois qu'il s'agit de l'avenir...

— Pfft ! drôle d'avenir, vous n'y êtes pas ! souffla une participante : il vient d'annoncer qu'il s'en allait et n'était pas remplacé.

Judith tressaillit, mais n'osa prendre la parole de peur de n'être pas comprise : depuis longtemps, elle connaissait le manque de vocations dans ce diocèse rural, et son pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle lui avait donné l'occasion d'en parler avec les amies rencontrées sur la route.

— Cela devait arriver ! murmura-t-elle.

Madame Gabrielle Lasalle, sa voisine qui venait de la renseigner, lui jeta un regard venimeux :

— Et c'est votre réaction ?

Elles se turent pour écouter le père Justin qui se lançait dans une grande démonstration de l'Église des temps modernes :

— Désormais, ce sont les laïcs qui vont prendre en charge nos communautés. Et, insista-t-il, laïcs hommes et femmes !

Un grondement s'éleva dans l'assistance.

— Et qui s'occupera de mes vaches ? lança une voix sonore.

Fermier dans les environs, Adrien Bertoud venait d'exprimer son indignation. C'était un colosse rouge de figure qu'on voyait souvent dans des services matériels. À la kermesse paroissiale, il tenait la buvette, et sa femme, la Marie-Jeanne, vendait les pochettes-surprises. Une main s'éleva :

— Père, je voudrais vous poser une question.

— Oui, Élisabeth !

— Je... Je suis professeur des écoles et je sais qu'une tâche d'autorité demande une bonne formation. Qu'est-il prévu pour ceux ou celles qui auront des responsabilités paroissiales ?

— Je pense que l'évêché s'en préoccupe, répondit évasivement le prêtre embarrassé.

Au premier rang siégeait un homme d'âge mûr, casquette sur la tête et costume fatigué, qui caressait sa barbichette d'un air rêveur. Fonctionnaire des douanes en retraite, il demeurait au bout d'un village des environs. Passionné de champignons, on le voyait souvent revenir du bois avec son panier de cèpes et de girolles. Il s'arrêtait alors au café pour boire un Byrr cassis et discuter politique avec les familiers du « Bar des poètes ». Il intervint de sa voix éraillée par le tabac :

— Heu, je me demande, monsieur le curé, est-ce que les laïcs dont vous parlez pourront dire la messe ?

Le tumulte augmenta, et la conversation devint générale, si bien que le prêtre dut imposer le silence. Il donna la parole à un personnage vêtu de noir qui n'était pas encore intervenu et prenait des notes à l'aide de son ordinateur portable. Il sourit et se leva. Sa haute taille plus que son col romain impressionna l'assistance qui se tut. Il salua l'assemblée très cordialement :

— Chers amis, le père Justin m'a invité à partager votre rencontre.

Je travaille avec notre évêque et je puis vous apporter quelques précisions sur la situation telle qu'elle se présente actuellement. Le

départ de votre pasteur va exiger une tout autre organisation. Cela se mettra en place petit à petit. Rassurez-vous, on ne commencera pas par supprimer la messe. Un prêtre du secteur viendra chaque dimanche.

- Et mon bébé à baptiser à Pâques ?
- Et nos défunts ?
- Qui donnera le sacrement des malades ?
- Qui célébrera les mariages ?

Bravement, le vicaire général s’efforça, sinon de répondre, du moins de calmer l’assemblée, tout en ayant bien l’impression de ne pas aller jusqu’au fond du problème.

Et Judith ? Eh bien, Judith avait décidé de ne pas intervenir. Elle pensait à ses amis de la Petite Église et se rappelait qu’ils avaient bien résolu la question du manque de prêtres un bon siècle auparavant.

Le site *A-Dieu@a-venir.com* lui paraissait une base solide, mais il fallait laisser reposer le projet.

Revenue à la maison, elle raconta la réunion à Grégoire qui l’écoula attentivement et lui demanda de ne pas trop s’engager en raison de toutes les occupations qu’elle avait déjà.

- Cela n’a rien à voir ! répliqua Judith.
- Mais tu auras besoin de repos !
- Je suis forte !
- Nous en reparlerons, acheva le seigneur Lhermitte d’un ton sarcastique.

Le jour suivant, remorquant Eugénie vers l’école, Judith rejoignit d’autres parents conduisant les enfants. Elle reconnut une grande jeune femme avec qui elle faisait de la gymnastique.

- Charlotte, est-ce que tu fais le catéchisme cette année ? Je vais inscrire ma fille en rythmo-catéchèse !
- Eh bien, je me pose la question, avec le curé qui s’en va...
- De toute façon, le curé ne peut pas tout faire !

– Oui, mais nous avons besoin d’être soutenues.

– Moi, je vais reprendre en CM1.

– Tu es courageuse, et puis tu as fait toute une formation, moi, je suis très pauvre en ce qui concerne la religion.

Ayant remis leur progéniture réciproque entre les mains de l’Éducation nationale, les deux jeunes femmes continuèrent leur conversation devant un café chez Charlotte qui habitait tout près de l’école. Elles furent interrompues par un triple coup de tonnerre précédant l’orage. De fait, le ciel se chargeait d’un nuage moutonné de couleur sombre. Une grosse réserve de pluie...

– Oh la la, s’écria Judith, et je n’ai pas d’imperméable !

– Tiens, prends ce parapluie, j’en ai plusieurs.

– Merci, je file...

INONDATION

Elle courut et regagna son logis juste avant la tornade. Eugénie, apeurée, se précipita dans ses bras. Réchauffée par sa maman, la petite demeura devant la fenêtre, intriguée par le déluge. Judith se mit à l'ordinateur, peu troublée par cette averse diluvienne, fréquente à cette époque en Poitou. Le téléphone sonna.

— Allô, Juju ?

— Oui, Greg !

— C'est le déluge !

— Merci, je m'en suis aperçue !

— N'oublie pas de fermer...

— Ah oui, zut, j'ai oublié la petite fenêtre des toilettes, attends !

Elle fonça juste à temps pour réparer son oubli, et disposa une serpillière sous le vasistas.

— Heureusement que tu y as pensé. À ce soir !

— Hum !

Avant de reprendre son ouvrage, elle s'arrêta à la fenêtre. Une pluie torrentielle continuait à déverser des cataractes sur l'avenue. Judith remarqua qu'il ne s'agissait plus d'un orage passager, mais d'un arrosage continu, serré, sans perspective de retour au beau temps... La circulation ralentie, les voitures à demi noyées, fouettées par l'averse, ressemblaient à une flottille d'embarcations traçant son chemin au milieu d'un gué. Déjà, une camionnette de

livraison, arrêtée au milieu de la chaussée, bloquait la circulation.

Pensive, elle saisit son téléphone et appela Dorothée, son amie de Poitiers.

– Allô, allô !

– Oui, Judith, je t’entends mal, allô !

– Normal, avec tout ce qui dégringole du ciel, un vrai déluge biblique ! Je me suis fait tremper ! hurla son amie.

– Ah, et tu n’as pas noyé ma filleule ?

– Non, rassure-toi, elle est au sec. Eugénie, viens dire bonjour à ta marraine !

– ... Rreine. Bjour, mouillé ! et... les petits zarbres ?

– Quoi ?

Judith reprit l’appareil et expliqua :

– Oui, Eugénie nous a aidés à planter de jeunes arbres dans la forêt, elle s’inquiète pour eux !

– Ah ! bravo ma chérie, ils vont grandir en même temps que toi ! Et l’eau leur fera du bien ! N’aie pas peur, cela va s’arrêter !

Cela n’en prenait pas du tout le chemin. La pluie redoublait même de violence. L’avenue devenait rivière, couverte de vaguelettes. La bouche d’égout ne parvenait qu’à grand-peine à engouffrer le torrent. Quelques passants surpris par le déluge se serraient sous l’auvent du Monoprix. Grégoire, retour du travail, fit une entrée homérique : parapluie retourné, anorak transpercé, bas de pantalon dégoulinant, il était d’une humeur massacrate. Judith, en se pinçant les lèvres pour ne pas éclater de rire, l’accueillit gentiment, du moins le pensait-elle :

– Mon pauvre amour, tu ressembles au lave-vaisselle lorsqu’il déborde.

– Oh, je t’en prie, n’en rajoute pas !

Il claqua la porte de la salle de bains au grand effroi de sa fille qui ne l’avait jamais vu aussi mal tourné.

L'épouse maladroite se précipita à ses fourneaux pour confectionner un soufflé au fromage, délice de Grégoire. Il reparut calmé, revêtu d'un pyjama à rayures rouges et noires, et prit sa fille dans ses bras en commentant brièvement la situation :

— Eh bien, nous voilà bons pour une inondation.

— Oui, ajouta Judith, heureusement que nous n'habitons pas au rez-de-chaussée.

— C'est quoi in-ona-ssion ? balbutia Eugénie en plongeant son regard dans les yeux de son père.

— I-non-da-tion, ma chérie ! La rivière déborde et la pluie envahit les maisons !

— Jusque chez nous ?

— Non, nous sommes trop hauts. Et puis papa te portera, il est si grand, ajouta sa maman.

— Allez, à table, le soufflé n'attendra pas ! conclut Grégoire.

La soirée fut agitée : le téléphone ne cessa de brouiller le calme familial. De Poitiers, de Bressuire, de Courtay, les amis s'informaient, prenaient des nouvelles, demandaient où en était le déluge. Il semblait que le Thouet avait des projets de débordement. Ils se couchèrent un peu inquiets, après avoir recommandé leur petit monde à la Vierge Marie d'une prière fervente. La pluie tambourinait sur les vitres. Alentour, les voisins se penchaient aux fenêtres encore éclairées dans l'espoir d'une accalmie.

À minuit, le courant électrique sauta et le quartier fut entièrement plongé dans l'obscurité.

Réveillés au milieu de la nuit par Eugénie en proie à un cauchemar, ils jetèrent un coup d'œil à la fenêtre : l'eau avait encore monté et le pied des platanes barbotait dans un clapotis de mauvais augure. Ils eurent du mal à retrouver le sommeil.

Ce fut bien pire au réveil. L'aube affichait un paysage sinistré. Un aboiement lugubre s'échappait du rez-de-chaussée habité par

une couturière en retraite, madame Renatier. Laisant Eugénie dans les bras de son père, Judith enfila une robe de chambre et ouvrit la porte palière : une odeur d'humidité envahissait la cage d'escalier. Elle alluma sa lampe de poche et descendit les trois étages. L'eau se glissait déjà sous la porte cochère.

— Madame Renatier, madame Renatier !

Seul le chien répondit, jappant misérablement et grattant le battant de la porte à l'intérieur du logis.

— Madame, madame, Janine, réveillez-vous !

À force d'insistance, elle perçut des bruits : la locataire se levait. Bientôt, elle entendit une voix grondeuse :

— Bon sang ! Mais qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Judith, du troisième. L'eau monte, Janine, vite, il faut vous préparer, car l'inondation ne cesse pas. Je vais prévenir les pompiers ! Prenez vos papiers, vos bijoux, ce qui est précieux et venez chez moi au troisième.

Un chapelet de jurons s'échappa, marquant l'affolement qui gagnait la vieille dame. Échevelée, Janine Renatier se montra en robe de pilou défraîchi et se jeta dans les bras de sa jeune voisine.

— L'ascenseur est bloqué et d'ailleurs le courant est coupé. Chez moi, vous serez en sécurité ! Allons, ne pleurez pas, il y a assez d'eau comme ça ! sourit-elle.

L'une soutenant l'autre, elles regagnèrent l'appartement des Lhermitte. Grégoire était en train de renseigner le service d'accueil des pompiers :

— Oui, je crois que la cave est inondée. Non, l'appartement du rez-de-chaussée commence à être envahi. Nous avons recueilli la locataire. Non ! personne d'autre. Ah si, le chien. Vous passez ? Bon, merci !

Il rejoignit les deux femmes dans la cuisine. L'eau du thé chauffait sur un réchaud de camping tandis que Janine Renatier repre-

naît peu à peu ses esprits, caressant son chien et remerciant Judith de sa gentillesse :

- Vous m’avez sauvé la vie !
- N’exagérons pas, il faut s’entraider !

Vers midi, la pluie eut des vellétés de cesser. Mais les dégâts étaient importants, comme le signalèrent des pompiers venus en canots pneumatiques avec quelques bouteilles d’eau minérale et du pain :

— Et le petit pont qui enjambe le Thouet vient d’être emporté. Le terrain de sport est une vraie piscine, et les commerces de la grand-place sont inondés.

Penchée à la fenêtre, Judith s’efforçait de voir si l’eau montait toujours. La pluie s’était remise à tomber, moins violente cependant que la nuit précédente. Assise dans un coin du séjour, Janine Renatier continuait de pleurer, répétant au milieu de ses larmes :

— J’ai tout perdu, tout ! Je veux rentrer chez moi !

— Venez, le maire vient de faire ouvrir un centre d’accueil, vous serez au sec en attendant la décrue... Ne vous inquiétez pas, nous surveillerons votre appartement, ajouta Grégoire. D’ailleurs, je n’irai pas travailler aujourd’hui.

Serrant contre elle son sac contenant ses petites affaires, Janine consentit enfin à partir. Le sergent pompier, un grand gaillard, la prit sur ses épaules et l’installa dans le canot. Le chien Pluto sauta dans l’embarcation qui s’éloigna bientôt. Muni des clés de Janine, Grégoire se chargea de fermer son appartement dont le plancher disparaissait sous dix centimètres d’eau ;

Tout en habillant sa fille, Judith réfléchissait à haute voix :

— Catastrophe, pour nettoyer toute cette sanie, mais il faudra s’y mettre à plusieurs et puis il faut convoquer les assurances. Je vais lancer un mail à tous les adhérents du site *A-Dieu@a-venir.com* Ça, c’est du concret.

Au travail...

Laissant la petite jouer dans sa chambre, elle ouvrit l'ordinateur qui n'était pas encore déchargé et écrivit un bref message à tous les membres de l'association :

« J'ai besoin de toutes les bonnes volontés pour constituer des équipes de nettoyage après l'inondation de mon village. Rendez-vous à 15 h à l'église avec seaux, balais, torchons, pelles... Courage ! Que le Seigneur vienne à notre secours ! Judith Courtoyrie-Lhermitte. »

En fait, le rendez-vous fut repoussé de 24 heures, car si la crue avait cessé, l'eau ne baissait que très lentement. Accoudée à la fenêtre de sa cuisine, Judith méditait :

Mais d'où vient une telle quantité d'eau ? Les montagnes sont loin... sources géantes jaillies des profondeurs du sol, de cratères disparus ? Même les plus anciens du pays affirment n'en avoir jamais vu autant. Que vont devenir les récoltes dans cette terre que les agriculteurs ont tant de mal à travailler ? Allons-nous voir jaillir des monstres marins ?

— Mais tu es folle, ma pauvre fille, tu ferais mieux de vider le lave-linge, ajouta-t-elle à haute voix en revenant sur terre.

Il n'y avait plus qu'à ronger son frein. À midi, le téléphone sonna : Corinne Pichon fut une des premières à réagir et promit sa participation malgré la fatigue de sa grossesse.

Naturellement, la bonne Dorothee fut sollicitée pour garder sa filleule ; à Poitiers, l'enfant serait au sec et l'école, fermée, ne lui manquerait pas. Mais il fallait attendre que l'eau baisse un peu pour pouvoir circuler.

Le soir venu, Judith enfila ses bottes et put gagner l'épicerie de proximité située près de son domicile : c'était le seul magasin ouvert. Une queue s'était formée à l'extérieur. On y commentait abondamment les événements. La circulation était presque nulle. Pourtant, une camionnette roulant lentement s'arrêta devant le magasin, éclaboussant au passage les clients alignés sur le trottoir.

Mais personne n'osa protester, car c'était le boulanger qui fournissait le dépôt de pain. Chargée de son sac de provisions, notre amie eut un retour difficile, les bottes envahies par l'eau boueuse. L'ascenseur déclarant forfait, elle appela Grégoire qui vint l'aider.

Eugénie était fort tentée de jouer avec les bougies allumées dans l'appartement et la soirée fut longue. Heureusement, vers minuit, le courant fut rétabli, ce qui provoqua les cris de joie de la fillette et de soulagement de ses parents.

Au réveil, le vent était tombé et le ciel, libéré de ses réserves liquides. Le soleil manifestait même l'intention de percer la mince couche de nuages. Laisant la petite dormir, ses parents firent un tour du quartier pour constater les dégâts.

Piteuse découverte ! On aurait dit un spectacle de guerre... À la lisière de la forêt, une ferme offrait un spectacle de désolation insupportable. Un vaste terrain maraîcher disparaissait sous une sorte de marécage. Naturellement, les planches de légumes avaient disparu. Le bâtiment d'exploitation avait perdu les trois quarts de sa toiture, et dans un coin, un groupe de brebis bêlait appelant à l'aide misérablement. La maison d'habitation barricadée, le poulailler éventré, tout exhalait une odeur nauséabonde.

— Quelle tristesse, murmura Judith en serrant le bras de son compagnon. C'est là que je venais acheter les fromages et les œufs ! Des fermiers discrets mais accueillants.

Devant la porte d'entrée, leur regard fut attiré par un blason scellé dans la muraille. Bien que très abîmé, on distinguait des fleurs et des insectes qui leur firent pousser une exclamation :

— Ça alors ! Des abeilles comme dans les armes des Courtoyrie ! Je vais demander au curé s'il les connaît, en attendant, il y a du travail ! soupira Judith.

— Oui, mais attention, tu ne peux pas tout faire toute seule !

Un nouveau mail fut envoyé, proposant de se retrouver en début

d'après-midi pour entreprendre, le nettoyage des rez-de-chaussée inondés demandait des bras.

Les petites maisons du village étaient habitées par des retraités bien incapables de se livrer à ce nettoyage en règle. Les pompiers ne pouvaient suffire à cet énorme travail et privilégiaient le secours aux personnes : ils s'efforçaient de les convaincre de quitter leur domicile ravagé par les eaux. À bord de leurs embarcations, ils les transportaient jusqu'au centre d'accueil organisé par la mairie. Mais il fallait user de patience :

– Non, je ne veux pas quitter mon « chez-moi », j'y habite depuis cinquante ans !

– Mais l'eau et la boue ont tout abîmé !

– J'en ai vu d'autres pendant la guerre !

– Voyons, soyez raisonnable !

– On va me voler, il y a plein de bandits dans le coin.

– C'est l'affaire de quelques jours, la police municipale surveille.

– Tous des feignants !

– Mais non, pas tous, ils s'efforcent de rendre service !

À force de persuasion et de douceur, les pompiers finissaient par convaincre les récalcitrants conduits au gymnase servant de lieu d'accueil où l'on s'efforçait de le réconforter.

De son côté, Judith avait réparti les volontaires pour le nettoyage en petites équipes. Le secteur de l'église où ils se trouvaient était l'un des plus atteints. La plupart des caves étaient devenues des bassins où nageaient un tas d'objets hétéroclites : planches, tuyaux d'arrosage, bouteilles, outils de jardinage, chaussures dépareillées... vieux jouets, vêtements troués... Il fallait tout sortir et faire sécher ces décombres dans les petits jardins en espérant que la pluie s'abstienne de reprendre ses méfaits. Au rez-de-chaussée, la boue s'était accumulée en couche épaisse à certains endroits. Coude à coude avec une jeune femme de son âge, Judith poussait

un large râteau pour nettoyer le carrelage de la salle de séjour. Soudain, une voix forte venue de l'extérieur les fit sursauter :

— Ho ! là ! dedans, avez-vous besoin d'un coup de main ?

Se retournant, elles virent un homme vêtu de noir, un grand costaud, balai de genêt en main. Judith reconnut le père Justin, le curé de la paroisse.

— Ah, bonjour, père. Oui, ça n'est pas de refus, nous commençons à fatiguer.

— Je vous remplace, nous sommes tous dans la mouise !

— Merci, Éliisa et moi, nous allons nous concentrer sur la cuisine...

Le soir venu, le chantier s'interrompit : il fallait s'occuper des enfants. Mais les adultes décidèrent de se retrouver dans la salle paroissiale pour partager un risotto confectionné par le père Justin. Nourriture solide arrosée de quelques bouteilles de vin de Touraine. Fatigués par le travail, le visage marqué par la catastrophe, les nettoyeurs n'étaient guère loquaces. Ils avaient hâte de rentrer chez eux et de se mettre au lit. La plupart promirent de revenir le lendemain.

Malgré son désir de retrouver la chaleur de son foyer, Judith prit le temps de faire le tour du quartier avec le père Justin en compagnie d'un des adjoints au maire. Il fallait faire le point, évaluer la suite des opérations. Le sergent pompier Moreau se joignit à eux. Ils constatèrent que l'eau stagnait dans plusieurs fondrières et ravinelements dus aux précipitations. Il faudrait mettre en action du matériel de chantier important. Écrasés de fatigue, tous s'endormirent pesamment.

Les jours suivants, tous les habitants entreprirent de relancer les assurances qui promirent de venir le plus tôt possible. En vérité, ce fut le temps d'une longue attente. Grâce à Judith et à tous les bénévoles, les sinistrés étaient dépannés, relogés provisoirement chez des voisins obligeants, qui par la mairie ou les écoles. Le lendemain

matin, après le petit-déjeuner, les époux Courtoyrie-Lhermitte firent le point avec réalisme :

— Les pauvres, ils ne sont pas sortis des ennuis, remarqua Grégoire en se préparant pour aller à son labo !

— Oui, pour le moment, les médias parlent de l'inondation et de ses conséquences, renchérit Judith, mais dans quelques jours, les journalistes trouveront d'autres sujets. Je vais passer à la mairie pour savoir ce qui se raconte et s'il y a besoin de bénévoles.

— Fais bien attention à ma fille, les routes sont toujours impraticables !

— Ne t'inquiète pas... Ta fille est aussi la mienne et sera surveillée, renvoya la maman d'un ton acide.

— Allez, ne râle pas...

Il l'embrassa avant de dégringoler l'escalier.

L'école étant fermée, Judith attendit le réveil de sa fille. De la fenêtre, elle observa le va-et-vient des engins de chantier qui s'efforçaient de dégager l'avenue encombrée par plusieurs véhicules que l'eau n'avait pas épargnés. En face de leur immeuble, les pompiers s'affairaient dans une petite maison dont le toit menaçait de s'effondrer. Impressionnée, Eugénie se serrait contre sa mère qui l'entraîna dans une voie plus praticable. Soudain, une voix amicale les interpella :

— Bonjour, Eugénie !

Judith se retourna et aperçut une jeune femme enveloppée dans un vêtement de pluie et chaussée des inévitables bottes :

— Ah ! Bonjour, madame ; Eugénie, dis bonjour à ta maîtresse !

— B'jour... pas école ?

— Non, sourit l'institutrice, il faut que la classe sèche et que nous puissions la nettoyer et la réinstaller. Mais tu pourras revenir dans deux jours. Je vous préviendrai.

— Si vous avez besoin d'un coup de main, n'hésitez pas à nous

appeler, nous les parents d'élèves !

— Oui, merci d'avance, il faut tout réorganiser. À bientôt !

Judith marcha un peu le long de la rivière qui roulait encore un courant violent, bien qu'ayant regagné son lit. Elle tenait fermement la main de sa fille pour lui éviter une chute sur cette berge accidentée. La petite s'amusa à provoquer des gargouillis avec ses bottes dans les poches d'eau qui crevaient sous ses pieds. Elle eut bien vite les pieds mouillés. Au croisement, la rue du Fiacre s'interrompait brutalement : une énorme cassure éventrait la chaussée. Elles n'eurent d'autre solution que de rebrousser chemin.

À la maison, un message l'attendait sur l'ordinateur :

« Le maire convoque tous les habitants du village au marché couvert miraculeusement épargné, l'après-midi à 14 h. Il est nécessaire de faire le point, de venir au secours des isolés, surtout de quelques personnes âgées, personnes âgées complètement perdues. Les pompiers ne peuvent tout faire. »

À 14 h, la salle du marché était comble. Et Judith au premier rang ! Ambiance sinistre. Le maire, Ernest Combe, un retraité de l'administration des Postes, apparut les traits tirés, un peu affolé par l'énorme tâche de restauration qui l'attendait. Il fut reconnaissant à Judith et à ses amies d'être présentes, prêtes à s'impliquer utilement. Ernest donna un certain nombre de renseignements pratiques et subit l'assaut des réclamations, concernant la voirie, l'électricité qui avait subi de gros dégâts, la reprise du ramassage scolaire...

Puis vint une cascade de reproches dont les élus eurent du mal à se dépêtrer si bien que Judith demanda la parole :

— Je crois que l'essentiel est de nous mettre à l'ouvrage au lieu de nous disputer : quand nous aurons repris une vie normale, il sera bien temps d'établir les degrés de responsabilité.

Paroles de sagesse qui calmèrent les plus excités, elle continua :

— Monsieur le maire, dites-nous comment nous pouvons être utiles

pour ramener le village à une vie correcte où chacun dispose de l'essentiel.

Sentant que la réunion virait au calme, le premier magistrat de la commune donna la parole à Adrien Martin, jeune ingénieur du génie IPEF¹ qui leur fixa un programme, et confia à Judith le nettoyage des rez-de-chaussée les plus proches, sous la responsabilité de madame la première adjointe. Plusieurs hameaux du village n'étant plus accessibles par les voitures, il fallait acheminer les enfants à l'école par d'autres moyens afin d'assurer les classes dans de bonnes conditions. Connaissant les capacités d'organisation de celle-ci, le curé, qui assistait à la rencontre, se mit à applaudir, suivi par plusieurs de ses ouailles. À la sortie, Judith le rejoignit :

– Je me suis encore collée dans une responsabilité chronophage !

– Ce n'est rien de le dire, sourit le père Justin, surtout garde-toi du temps pour ton couple et ta charmante princesse !

– Heureusement, ajouta-t-elle, j'ai sur mon site une bonne cinquantaine d'amis capable de m'aider. C'est un bon réseau d'Église efficace dans le concret...

– Hum ! Hum ! grommela le curé sceptique

– Tu n'as pas confiance ?

– Si, cela peut marcher, mais à la condition d'accompagner et de relancer les gens... et cela prend beaucoup de temps. Et il faut de la poigne. Je vais t'aider. Enfin, je sais de quoi tu es capable, alors je vais prier pour toi. En ce qui me concerne, je vais aménager la salle de caté pour accueillir les plus démunis. À bientôt.

La jeune femme suivit un sentier en lisière du parc. Parcours sportif, car certains arbres s'étaient effondrés et plusieurs détours étaient nécessaires, dans la boue, pour sûr.

Tout en se livrant à cette gymnastique, elle ruminait sa conversation avec le père Justin : *Il est bien comme tous les prêtres : au*

1 Ingénieur des Ponts, des Eaux et des Forêts